

Pauvre Daniet

Autor(en): **X.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **57 (1919)**

Heft 31

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214868>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),

Imprimerie Ami FATIO & C^o, Albert DUPUIS, succ.

GRAND-ST-JEAN, 26 - LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

"PUBLICITAS"

Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.

Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 2 août 1919. — Le féminisme à la cave (V. F.). — Tu et toi. — Une vieille chanson. — La Parisienne. — La vie moins chère. — Piper ! — Lo biau côté (Marc à Louis). — Feuilleton : La maison du Chat-qui-pele (Honoré de Balzac), suite. — Boutades.

LE FÉMINISME A LA CAVE

DEPUIS que le vignoble lausannois s'est transformé en avenues bordées de grandes bâtisses, de « maisons locatives », on ne rencontre plus de viticulteurs que dans l'extrême banlieue, et encore peut-on les compter sur les doigts d'une seule main. C'est de l'un d'eux que nous tenons l'historiette que voici.

— Vous ne savez pas, nous dit-il, comment j'ai fêté cette célèbre journée du 11 novembre dernier ? Je venais de dîner. Assis sur le banc où nous sommes, je fumais ma pipe au beau soleil de la Saint-Martin, quand je vis arriver, un panier à la main, la mère Fanchon, ma voisine.

— Je viens prendre les raves que vous m'avez promises, qu'elle me fait ; mais, dites-voir, qu'ont-ils à tirer du canon par Evian ?

— Ils tirent du canon?... C'est par Dieu vrai !... Mère Fanchon, on est de Berne, l'armistice est signé ! On va célébrer ça tout chaud. Faites-moi le plaisir de me suivre à la cave.

— A la cave ! Qu'est-ce qu'on dirait de moi ? Donnez-moi mes raves, c'est tout ce que je vous demande.

— Vous ne les aurez pas avant d'avoir pris un verre au guillon.

— Que vous êtes méchant ! Vous voulez donc qu'on me fasse les cornes ?

En ce moment arrivaient, tout agitées, quatre autres de mes voisines : une Anglaise, une Allemande et deux Vaudoises déjà sur l'âge, Mme X. et l'ancienne régente du hameau : « Monsieur Jean, monsieur Jean, qu'elles criaient à la fois, l'armistice est signé, toute la ville est pavoisée !

— Vous me voyez tout réjoui comme vous, mesdames ; mais je ne puis décider madame Fanchon que voilà à m'accompagner à la cave pour fêter ce grand jour.

Alors l'Anglaise, une bonne dame, qui boit son litre comme un homme :

— A la cave ! Aô ! c'était très oridginal ! Mesdames, suivez-moi.

Et la voilà qui descend crânement l'escalier, et les autres de lui emboîter le pas.

Assises sur des sièges de fortune, ces dames, à part l'Anglaise, firent d'abord des façons à mourir de rire : « Moi, disait l'une, je ne prendrai qu'un quart de verre ». Une autre à sa voisine : « Si vous permettez, je boirai une toute petite goutte et je vous passerai le reste du verre. » L'Allemande : « Che veux pien boire toute le verre, parce que che suis très heureuse aussi, mais cela sera fini pour moi, che l'aurai assez ». Cependant, les compliments diminuèrent en raison inverse du nombre des tournées, et ce fut bientôt un feu roulant de joyeux propos et de fusées de rires.

On tâta de trois tonneaux. Puis l'on passa aux bouteilles. Du 11 d'abord, du 95 pour finir.

— Aô, monsieur Jean, dit l'Anglaise en claquant de la langue, celui-là était du miel tout à fait. Merci, monsieur Jean, d'avoir traité nous en hommes. Vous n'aviez pas l'air d'ioune féministe, àô pas du tout ! mais vous étiez au fond ioune bonne féministe, vraiment.

Moi, à les voir si gaies, à les entendre parler toutes ensemble, à les regarder surtout sortir de la cave en s'appuyant aux murs, comme des hommes, j'avais du plaisir pour plus de cent cinquante francs.

Le lendemain, je rencontrais la régente. Elle m'avoua n'avoir jamais mieux dormi, quoiqu'elle n'eût passé au lit qu'une partie de la nuit.

— Figurez-vous, me dit-elle en me faisant promettre de n'en rien dire, figurez-vous qu'en rentrant chez moi, je m'installe dans mon fauteuil et prends un livre sérieux pour ne pas me coucher sur les folies que nous avons faites dans votre cave. Qu'arriva-t-il, monsieur Jean ? Il arriva que, au coup de deux heures du matin, je m'éveillai et me trouvai toujours assise, avec, sur mes genoux, le livre ouvert à la même page que la veille. J'avais dormi dans cette posture plus de six heures d'horloge ? N'est-ce pas honteux ?

Comme je quittais l'excellente personne, je rejoignis la mère Fanchon. Son éternel panier au bras, elle courait chez moi. Elle aussi avait passé la meilleure des nuits. Mais elle avait oublié ses raves. V. F.

TU ET TOI

NOUS donnions, il n'y a pas bien longtemps, la signification exacte du mot allemand : *schmollis*, très usité chez nous pour désigner le tutoiement. Il est des gens qui ont la manie de « faire schmollis » ; il leur suffit de s'être rencontré deux ou trois fois avec quelqu'un pour lui proposer le tutoiement, qui ne devrait être que la marque et le privilège d'une intime amitié ou tout au moins d'une ancienne et bonne camaraderie.

Lisez plutôt, à propos de tutoiement, ce qu'écrivait à son ami Camille Bellaigue, le musicien italien d'Arrigo Boito, qui est mort l'an dernier. Gustave Doret rappela cette lettre dans un de ses derniers articles, publié par la *Gazette*.

« Toi, moi, écrivait Boito, cela raffaichit l'amitié. Le tutoiement offre encore d'autres avantages. Il a l'air de rajeunir les interlocuteurs, ce qui est très bon pour moi. Il aime la vérité. Il facilite les discussions en élevant toute conséquence aux contradictions les plus exagérées. Un jour tu me diras : *Tu es un imbécile*, et cela n'aura pas d'importance. Tandis que : « Vous êtes un imbécile !... Alors il faut se battre. Tu-toyons-nous donc, cher ami, cela prolongera notre existence. »

Pauvre Daniet. — Deux riverains du lac parlent des mécomptes d'un de leurs voisins.

— Ce pauvre Daniet, il les a toutes. Il avait

trois poses de brouillard sur le lac et voilà-t'y pas que le vent les lui a emportées. — X.

UNE VIEILLE CHANSON

Chanson des troupes bernoises en pays welsche.

LE Conteur se fait un plaisir de publier les airs d'autrefois, ceux que nous entendions chanter tout gamins, que nous avons entonnés nous mêmes. Il en est de plus anciens.

Voici, par exemple, l'air que les soldats bernois envoyés à Lausanne en 1791 pour y réprimer les vellétés révolutionnaires à la suite des banquets de la Rasude, des Jordils et de la fête nautique d'Ouchy, trouvèrent chacun dans leur giberne.

Un ancien député bernois qui, par héritage, en avait gardé un exemplaire, l'a remis à la *Revue historique bernoise*, que dirige M. Grunau¹. Les paroles sont empreintes d'un fier patriotisme... bernois. Le « Waadtland » est le fleuron de la couronne de LL. EE. et la conquête de François Nægeli les a trop satisfaites pour qu'elles ne sévissent pas contre ceux qui voudraient troubler leur bonheur et la tranquillité de ces chers baillis venant, à tour de rôle, goûter les charmes des rives du Léman, obtenant tout ce qu'ils voulaient d'un peuple docile et dépourvu d'ambition.

En voici la musique :



¹ Blätter für bernische Geschichte Kunst und Altertumskunde, Berne 1911, p. 135.